Calembours, ou les puns et les autres

Traduit de l'intraduisible

Walter Redfern

Calembours

Peter Lang

Calembours, ou les puns et les autres

Traduit de l'intraduisible

Walter Redfern

Calembours

Peter Lang

Introduction

> Quand on m'a dict ou que moy-mesme me suis dict: 'Tu es trop espais en figures' ... 'Oui' fais-je ... 'J'ai faict ce que j'ay voulu: tout le monde me reconnoit en mon livre et mon livre en moy.'
>
> Montaigne[1]

En dépit de ma fonction, professeur de français en Angleterre depuis plus de quarante ans, je n'ai pas changé de nationalité; et je ne suis plus, si jamais je le fus (né à Liverpool, sorte de port franc), un Angloche à tous crins. Je flotte, à la dérive, entre ces deux cultures, comme le calembour lui-même entre l'accueil et l'ostracisme, le non-sens et la prégnance, la décence et l'obscénité. Je passe une grande partie de mon temps professionnel et amateur à cheval ou suspendu entre deux langues. Cette position établit une certaine distance. 'La langue étrangère, en fait, c'est – comme dans le calembour – le langage saisi comme étranger.'[2] Cette langue étrangère est à la fois ce que l'on entend d'habitude par ce terme, et, pour parler au figuré, le discours des adultes, par exemple, surpris par un enfant. Mon étude bilatérale du jeu de mots en français et en anglais me conduit à voir et à entendre ma langue maternelle jusqu'à un certain degré comme étrangère. Mais mon but est une double entente cordiale. Comme tout homme blanc (bien que les calembours soient disponibles dans un grand choix de couleurs), je parle fatalement avec une langue fourchue (ou bifide, qui n'est pas loin de perfide). Le mot latin *bilinguis* veut dire langue fendue, langue double.

Comme devrait le savoir tout autochtone de Liverpool ou même de l'univers, car Liverpool en est le nombril, lorsque Dieu psalmodia 'Fiat *Lux*', la ville nouvelle de Port Sunlight ou siègent Lever Brothers fut fondée. L'épithète *Liverpudlian* joue auto-ironiquement sur *pool*

1 Montaigne, *Essais*, éd. M. Rat. Paris, Garnier, 1958, vol. 3, p. 99.
2 J.-P. Sartre, *L'Idiot de la famille*. Paris, Gallimard, 1971, vol. 2, p. 1978.

[étang] et *puddle* [flaque]. Originaire de Liverpool, ville autrefois grande et fière, à présent quelque peu rabougrie, je me flatterais si je prétendais qu'il faut être humoriste pour y survivre. Comme les calembouristes, les gens de Liverpool intervertissent tout: ils respirent par la bouche et parlent du nez. Ce sont des contorsionnistes existentiels. Ma formation et ma déformation intellectuelles se pousuivirent à l'université de Cambridge, au collège de St. John, encore qu'à cette époque-là je fusse ignorant de sa réputation de longue date. Steele: 'Le monopole des calembours dans cette Université est depuis toujours l'apanage des étudiants de St. John's.'[3] Et Swift: 'Cam, où cet art atteint à la perfection.'[4] Et pour finir ce palmarès, un graffitiste anonyme se pince le nez devant une odeur méphitique:

As learned Johnian wracks his Brain –
Thinks – hems – looks wise, then thinks again; –
When all this Preparation's done,
The mighty product is: a Pun.
So some with direful strange Grimaces,
Within this dome distort their Faces;
Strain, – squeeze, yet loth for to depart,
Again they strain – for what? – a Fart.
Hence Cantabs take this moral trite.
'Gainst nature, if ye think or sh–te;
Use all the Labour, all the Art,
'Twill ne'er exceed a Pun, or Fart.[5]

[Quand le johnien érudit se creuse la cervelle, réfléchit, toussote, prend un air sage, puis se remet à réfléchir, après toutes ces préparations, le produit mirobolant c'est – un calembour. Avec d'étranges grimaces, certains plissent les yeux, s'efforcent, pincent les fesses et, répugnant à partir, recommencent à faire de gros efforts, et pour résultat? – une vesse. Gens de Cambridge, apprenez cette leçon banale: si vous pensez, si vous chiez contre nature, quoi que vous fassiez, vous ne produirez autre chose qu'un calembour ou qu'une vesse.]

3 R. Steele, *Spectator*, éd. D. Bond. Londres, Oxford University Press, 1965, vol. 3, p. 483.

4 J. Swift, 'A Modest Defence of Punning', *Collected Writings*, éds. H. Davis et L. Landa. Oxford, Blackwell, 1957, vol. 4, p. 206.

5 Gogues, Trinity College, Dublin. Cité par R. Reisner et L. Wechsler, *Encyclopaedia of Graffiti*. New York, Macmillan, 1974, p. 70.

La gamme du calembour, donc de cette étude, s'étend du caca au Grand Dada (alias Dieu), car Beckett nous rappelle qu' 'au commencement était le calembour.'[6] Charney parle de 'l'incidence pour ainsi dire ininterrompue et implacable des jeux de mots dans la vie quotidienne.'[7] On enseigne souvent aujourd'hui la langue, tant maternelle qu'étrangère, dans les écoles et les universités, par voie ludique: on joue sur, ou avec, les mots. Si l'on demande quelle catégorie de gens fait des calembours, Kris et Gombrich répondent que 'le jeu de mots, le calembour et le nonsense sont parmi les instruments les plus chéris de la création comique à travers mainte civilisation.'[8] Selon Colman, 'l'équivoque est une des maladies endémiques de l'Académie.'[9] Se serait-il bouché les oreilles à ce qu'on dit aussi dans les usines, aux forces armées, sur Internet, dans les cours de récréation, dans les bureaux et dans la rue? Le chercheur infatigable qu'est Gershon Legman limite la pratique des calembours à ceux qui ont un niveau élevé d'instruction.[10] Il laisse de côté les bannières qui jouent sur les mots (surtout les noms de personne) et que brandissent à des matchs de football les spectateurs ou sur les boulevards les manifestants militants. Lichtenberg semble moins élitiste et plus exact lorsqu'il prétend que 'là où les gens du commun aiment le calembour et en font, vous pouvez être sûr que la nation atteint un haut niveau de culture. Les paysans de Calenberg n'en font pas.'[11] II est tristement vrai que la plupart des sources historiques sont imprimées et qu'elles recueillent donc très rarement les créations orales populaires. Quand on le couche par écrit pourtant, l'argot fournit certains indices. Pierre Guiraud fait mention des 'formes souvent assez fines du calembour

6 S. Beckett, *Murphy*. Paris, Minuit, 1947, p. 52.

7 M. Charney, *Comedy High and Low*. New York, Oxford University Press, 1978, p. 24.

8 E. Kris et E. Gombrich, *Psychoanalytic Explorations of Art*. Londres, Allen & Unwin, 1953, p. 200.

9 E. Colman, *The Dramatic Use of Bawdy in Shakespeare*. Londres, Longman, 1974, p. 36

10 G. Legman, *No Laughing Matter*. Londres, Granada, 1978, p. 166.

11 G. Lichtenberg, *Aphorisms,* éd. R. J. Hollingdale. Harmondsworth, Penguin, 1990, p. 179. L'ironie de la chose c'est que 'Calenberg' est une des nombreuses sources controversées du mot 'calembour(g)'.

qui ont laissé des traces dans la langue de l'argotier', et il cite le concierge surnommé cloporte (clôt-porte). Plusieurs mots d'argot modernes désignant la police (rousse, roussin) jouent sur le mot 'roue', – celle de la torture. 'Le calembour est souvent une substitution homonymique destinée à créer un mot secret.'[12] Un analyste de la langue homosexuelle arrive à des conclusions analogues: 'L'argot est une sorte d'acrobatie calembourrante; plus on pénètre dans la subculture, plus on trouve de significations occultées.' Il choisit *señoreater* [suceur de señor: pédéraste mexicain] et Dickless Tracy [sans pine: femme-agent, ou flic poltron].[13] De mes propres origines plébéiennes (bien des ouvriers arborent le calembourgeron), je me remémore qu'à Liverpool l'amant tiède se nomme le père Noël, car il ne ramone qu'une fois par an; ou qu'un préservatif troué est une capote galloise (déchirée par le poireau qu'on y insère) ou, après réparation, une capote écossaise (Scotch). Aux docks là-bas, on surnomme celui qui vers la fin du mois cherche à torpiller ses copains le Destroyer.

Selon O. W. Holmes, il faut exclure les femmes: 'La calembouriste n'existe point.' Plus tard, il atténue cette déclaration péremptoire: 'En y réfléchissant, j'ai trouvé que je n'ai jamais entendu parler d'une telle, bien que j'aie entendu une femme faire un seul calembour détaché, tout comme il arrive aux poules de chanter à l'aube.'[14] Sans doute préférait-il ne pas se rappeler comment les femmes l'emportent avec verve sur les hommes dans le *Love's Labour's Lost* de Shakespeare. Assurément, Blackmantle a raison d'affirmer: 'Lettrés et illettrés, tous ensemble, jouent sur les mots.'[15] En fait, le complice principal de Jonathan Swift dans l'art du calembour, Thomas Sheridan, lie indissolublement les deux sexes dans cette micro-histoire du phénomène:

> Once on a time, in merry mood,
> Jove made a pun of flesh and blood:

12 P. Guiraud, *L'Argot*. Paris, PUF, 1956, pp. 50, 59.

13 B. Rodgers, *The Queens' Vernacular*. San Francisco, Straight Arrow, 1972, introduction et pp. 29, 126.

14 O. W. Holmes, 'A Visit to the Asylum for Aged and Decayed Punsters', *Soundings from the Atlantic*. Boston, Ticknor & Fields, 1864, p. 349.

15 B. Blackmantle, *Punster's Pocket-Book*. Londres, Sherwood, 1826, p. 3.

A double two-faced living creature,
Androgynos, of twofold nature.
For back to back with single skin,
He bound the male and female in;
So much alike, so near the same,
They stuck as closely as their name.
Whatever words the male expressed,
The female turned them to a jest;
Whatever words the female spoke,
The male converted to a joke:
So in this form of man and wife,
They led a merry punning life.
[...]
'That's right', quoth Jove; with that he threw
A bolt and split it into two.
And when the thing was split in twain,
Why then it punned as much again.
'Tis thus the diamonds we refine;
The more we cut, the more they shine;
And ever since your men of wit,
Until they're cut, can't pun a bit.
So take a starling when 'tis young,
And down the middle slit the tongue,
With groat or sixpence, 'tis no matter,
You'll find the bird will doubly chatter.[16]

[De bonne humeur, Jupiter fit un jour un calembour en chair et en os: une créature vivante, double, à deux visages, Androgynos, être ambivalent. Il relia homme et femme dos à dos, d'une seule peau. Semblables, ressemblants, ils étaient aussi indivisibles que leur nom. Quoi que dît l'homme, la femme en faisait une plaisanterie; quoi que dît la femme, l'homme en faisait une blague. Ainsi mari et femme menaient-ils une vie de calembours joyeux. 'Eh bien', dit Jupiter, et là-dessus il lança ses traits et les cassa en deux. Dans cet état, la créature divisée se remit à calembourrer de plus belle. Plus on taille les diamants, plus ils étincellent; de même il faut que les beaux-esprits aient leur pointe (de vin) pour pouvoir calembourrer. Prenez donc un sansonnet jeune et fendez sa langue en longueur avec n'importe quelle pièce de monnaie: l'oiseau gazouillera doublement.]

16 *The Poems of Thomas Sheridan*, éd. R. Hogan. Newark, University of Delaware Press, 1994, pp. 95–6. Malgré des recherches obstinées je n'ai pas réussi à découvrir l'origine de la croyance (ou de la pratique) décrite dans les quatre derniers vers.

Ubiquité, égalité, fissiparité, double parler, enivrement: plusieurs des composantes incontournables dont je me servirai par la suite sont déjà présentes dans ce poème.

La question de la réputation est primordiale. ‘Le genre le plus bas, le plus abject, de l’esprit, on l’appelle *clenches* [rivets]’, dit Dryden en ricanant au sujet des jeux de mots de Ben Jonson.[17] Comme d’autres modes linguistiques qu’on déprécie souvent mais que pratique tout un chacun, – argot, gros mots, grammaire défectueuse ou mauvaise prononciation, – le jeu de mots a souvent mauvaise presse, même de la part de ceux qui s’en font les champions. Duisit le décrit comme ‘la moins littéraire de toutes les figures.’ Shakespeare, Donne, Hugo, Joyce? ‘Le calembour ne peut avoir de statut linguistique que marginal’, soutient-il, et encore plus bizarrement: ‘Tout intellectuel est désarçonné par le spectacle du calembour.’[18] Bien que les calembours soient des embryons robustes, les majoritaires moraux veulent depuis toujours les avorter. On en attribue la paternité à des progéniteurs multiples. La vieille anecdote du calembouriste qui se vante de pouvoir faire un jeu de mots sur n’importe quel sujet, mais qui se dégonfle lorsque le roi se propose (le monarque n’est pas un sujet) a été à différentes reprises prêtée à Thomas Killigrew, David Purcell, Samuel Johnson et le Marquis de Bièvre; cette paternité internationale va incidemment à l’encontre du préjugé selon lequel les calembours seraient intraduisibles. Comme les plaisanteries en général, maint calembour roule par le monde comme un enfant naturel à la recherche de son géniteur, et se voit reconnu par divers parents adoptifs. J’aborderai plus loin la généalogie putative de *pun* et de ‘calembour’.

Je ne veux m’excuser de rien dans cette étude. Beaucoup ont défendu, beaucoup ont attaqué le calembour. Mais il me faut avouer qu’une grande partie de mon matériau est de seconde main. Le calembour est illégitime, immigrant, barbare, extra-terrestre; il fait intrusion, il noyaute. Le calembour, pourtant, insiste pour se faire remarquer. L’ironique Baudelaire a quand même vu clair, lorsqu’il maintient que le rire engendré par la chute de l’Homme doit être exploité dans

17 J. Dryden, ‘Defence of the Epilogue’, *Essays,* ed. W. Ker. Oxford, Clarendon, 1926, vol. 1, p. 237.

18 L. Duisit, *Satire, parodie, calembour*. Saratoga, Anma Libri, 1978, pp. 1, 89, 91.

l'effort pour réintégrer la plénitude. L'artiste, dit-il (mais nous sommes tous des artistes, orfèvres en la matière), 'n'est artiste qu'à la condition d'être double et de n'ignorer aucun phénomène de sa double nature.'[19] De même Sir Thomas Browne voit en l'homme 'l'amphibie' (au sens figuré: celui qui a deux modes d'existence, et qui est de provenance douteuse). A ce rappel, Gilman ajoute: 'En forçant deux perspectives à converger dans une seule image, l'écrivain peut en partie réparer la division subie dans la Chute et approcher ainsi de l'intelligence divine.'[20]

Selon Freud, il y a 'une étroite solidarité entre les diverses manifestations psychiques.'[21] Si cela est vrai, un peu de lumière pourrait tomber sur nous lorsque nous étudions le comportement humain par voie du jeu de mots. Diderot examina l'anormal pour mieux comprendre la norme. A vrai dire, depuis la Chute, qu'est-ce que nous avons tous fait sinon mesurer le bien en nous référant au mal? Les mauvais calembours peuvent nous instruire, nous faire voir ce qu'est un bon calembour. Par contre, une anthologie de bons exemples pourrait nous éclairer mieux que toute autre taxonomie, car elle offrirait une preuve concluante. Cependant, ni la taxonomie ni l'anthologie ne m'attire. J'espère porter mon uniforme jargonautesque avec désinvolture (et éviter de jolis termes tels que le 'calembour non-désambiguïsant').[22] Aucune des trente-six expériences de laboratoire que j'ai compulsées n'a ajouté à ma compréhension ni à mon appréciation du phénomène. Comme dit Bergler au sujet de ces sortes de recherches sur l'humour dépourvues d'humour: 'On a l'impression que ces chercheurs, totalement incapables de se colleter avec l'essentiel, se sont tournés avec soulagement vers la seule source sûre du rire, le chatouillement, et se sont concentrés là-dessus. Ce choix me semble

19 C. Baudelaire, 'De l'essence du rire', *Curiosités esthétiques*, éd. H. Lemaître. Paris, Garnier, 1962, p. 263.

20 E. Gilman, *The Curious Perspective: Literary and Pictorial Wit in the Seventeenth Century*. New Haven, Yale University Press, 1978, p. 234.

21 S. Freud, *Le Mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*, trad. M. Bonaparte et M. Nathan. Paris, Gallimard, 1978 (1930), p. 22.

22 L. G. Heller, 'Towards a General Typology of the Pun', *Language and Style*, 7, 1974, p. 272.

aussi injustifié que le serait l'étude des larmes à partir des oignons.'[23] A l'autre extrême folâtre le badinage, caractérisé par le *Comic Encyclopaedia* d'Esar, qui joue ainsi sur *pun*: *punmonger* [marchand], *punsmith* [forgeron], *punslinger* [porte-flingue], *punophile*, *pundit* [pontife], *copropunster*, *uropunster*, *pornopunster*.[24] Le seul mot savant que je veux bien m'annexer est l'auto-description faussement apologétique de Rabelais: 'petit rhyprographe' – 'un petit homme, que sa vision et son attention dirigent vers les choses basses et sordides, mais qui inventa – quoi? – un univers de géants.'[25]

Je ne suis donc pas féru de la taxonomie, qui a plus que son début en commun avec la taxidermie. Genette compare franchement son propre système de classement des figures à 'une marelle ou un jeu de l'oie.'[26] Je suis moi-même partisan des 'sciences inexactes' chères aux Pataphysiciens. Dans l'excellent *Upon the Pun* de Hughes et Hammond, les auteurs font maint distinguo subtil. Ils auraient pu quand même se rappeler ce qu'a dit Molly Mahood dans son étude du jeu de mots shakespearien: 'Nommer les pièces d'un fusil ne nous apprend pas à le décharger.'[27] Soyons juste: Hughes et Hammond cherchent constamment à élargir leurs catégories, à intervertir les polarités à la façon des chiasmes, et ils finissent par proclamer, comme les Pataphysiciens, que le contraire est également vrai. Leur effort conjoint est un mélange d'érudit et de terre-à-terre, de cathèdre et de cathéter (qui sait nous faire marcher tous ... aux cabinets). De façon plus sobre, Esar raconte son expérience de collectionneur:

> La variété des calembours doit être infinie. Il y a bien des années, je me mis à écrire un livre là-dessus, et je trouvai l'histoire, la littérature assez abordables. Mais quand j'en vins à enregistrer les divers types de calembour, je renonçai après en avoir identifié des douzaines d'espèces différentes, car il me semblait avoir devant moi une tâche interminable.[28]

23 E. Bergler, *Laughter and the Sense of Humour*. New York, International Medical Book Co., 1956, p. 180.

24 E. Esar, *Comic Encyclopaedia*. New York, Doubleday, 1978, p. 627.

25 R. Colie, *Paradoxia Epidemica*. Princeton University Press, 1966, pp. 44–5; et Rabelais, *Oeuvres complètes*, éd. G. Demerson. Paris, Seuil, 1973, p. 791.

26 G. Genette, *Palimpsestes*. Paris, Seuil, 1982, p. 40.

27 M. Mahood, *Shakespeare's Wordplay*. Londres, Methuen, 1979, p. 19.

28 E. Esar, *The Humor of Humor*. Londres, Phoenix House, 1954, p. 70.

Il me faut d'emblée avouer une chose: la théorie du calembour est souvent plus impressionnante que sa pratique.

Anglo-française, mon approche fourchue est à deux dents. Elle est binaire aussi parce que le calembour est une pensée double. Même parler du jeu de mots entraîne (saisi par la peau du cou) le jeu de mots, tout comme Orwell soutenait que même concevoir le *doublethink* embrigadait le *doublethink*.[29] Nous sommes peut-être programmés pour jouer avec le langage. Selon Yaguello, le sujet parlant 'reçoit de la communauté qui l'intègre un "système de langage" avec un "mode d'emploi", mais aussi un mode de "contre-emploi", qui permet en même temps d'affirmer la maîtrise du mode d'emploi.'[30] Peut-être a-t-on assez entendu parler pendant le vingtième siècle de la littérature auto-référentielle. Mais il semble bien que le langage soit conscient de soi. Il n'est guère surprenant que le langage soit aussi obsédé de lui-même que nous autres de nous-mêmes. Il parle de soi, il se parle, il déparle, sans cesse. Pour le joueur de mots, la vie c'est le langage, et le monde un livre. C'est là sûrement une des formes multiples de l'amour. On peut se vouloir logolateur ou, dans toute la force du terme, philologue. En anglais, le mot *punster*, comme d'autres ayant le même suffixe, dénote d'habitude une forme basse de la vie: *monster*, *hamster*, ... *Westminster*. Je dirais que l'aversion, la crainte parfois, devant le ludisme linguistique nous informent, comme les attitudes envers le corps humain, sur le puritanisme qui l'inspire. Ces dédaigneurs des mots, ces misologues, on pourrait dire que leur imagination (comme la vie humaine selon Burke) est, avec un changement de lettre, vile, britannique et courte ['nasty, brutish and short']. Le calembour est un sixième sens, une prise de conscience des profondeurs ou des chausse-trappes cachées. Les jeux de mots nous tiennent sur le qui-vive.

Cette étude vise à être non pas exhaustive mais plutôt, comme bien des calembours, suggestive. Elle comporte des lacunes de grandeur variable; j'ai des points, ou plutôt des continents, aveugles. J'abandonne à ses inconditionnels l'aire entière de la 'linguistique de récréation': la subculture des casse-tête, des jeux avec les mots. J'ai eu

29 G. Orwell, *Nineteen Eighty-Four*. Harmondsworth, Penguin, 1956, p. 32.

30 M. Yaguello, *Alice au pays du langage*. Paris, Seuil, 1981, p. 141.

des problèmes aussi avec la structure, car le calembour est surtout bavure. Ce qui va ici, comme disait (ainsi dit-on en anglais) à l'actrice l'évêque, pourrait tout aussi bien aller là-bas, et réciproquement. A l'instar des testicules asymétriques (la norme), et malgré l'avertissement de Benjamin Franklin ('If we don't hang together, we will all hang separately'), mes chapitres sont suspendus séparément plutôt qu'ensemble. J'utiliserai les termes de calembour et de jeu de mots, comme les leviers des trains français d'antan, indifféremment, et dans l'esprit de la remarque de Valéry sur le mot 'symbolisme': 'Le pouvoir excitant du mot est ici illimité. Tout l'arbitraire de l'esprit est ici à son aise.'[31] *Pun*, on l'a dit, est un mot post-Renaissance, et une étiquette imprécise mais utile pour toute une gamme de figures rhétoriques qui jouent sur ou avec les mots.[32]

Nous semblons, heureusement, nous aventurer dans le royaume de l'arbitraire. Lacan aurait demandé à Chomsky s'il croyait que les calembours sont intrinsèques au langage ou simplement des éléments accidentels de langues particulières. La réponse aurait été que la linguistique scientifique se doit d'étudier les similarités à l'intérieur du langage et non les différences entre les langues, ce à quoi Lacan aurait répondu en soupirant: 'Je suis donc poète.'[33] Moi, j'opte pour l'intrinsèque, à cause de la disponibilité des homophones et de l'indéniable ambiguïté du langage, qui se révèle si souvent inadéquat, incontrôlable, abusif. Assurément, un phénomène d'une telle envergure doit correspondre à quelque structure, à quelque impulsion, fondamentale et universelle.

Hughes et Hammond citent 'Anon. fils' (Anon. doit être bien entendu un anagramme d'Onan, qui était, comme le calembour, cachottier et sournois): 'Le fait que les hommes et les arbres ont tous deux un tronc prouve qu'il y a plus de choses qu'il n'y en a de mots pour les désigner.'[34] Par conséquent, le langage fait double emploi. De

31 P. Valéry, *Oeuvres*. Paris, Gallimard, 1959, vol. 1, p. 687.

32 S. Barnet, 'Coleridge on Puns', *Journal of English and Germanic Philology*, 56 (4), 1957, p. 603.

33 Voir S. Turkle, *Psychoanalytic Politics*. Londres, Burnett/Deutsch, 1979, p. 244.

34 P. Hughes et P. Hammond, *Upon the Pun*. Londres, W. H. Allen, 1978, non paginé.

là les calembours. Le commentaire du scoliaste sur Aristote (et sur Anon. fils) se lit comme suit: ‘Car les noms sont finis, ainsi que la somme des formules, tandis que les choses sont en nombre infini. Inévitablement, les mêmes formules, et un seul nom, ont plusieurs sens.’[35] Bien qu’Aristote fît grand cas de la capacité de reconnaître les différences entre les choses apparemment similaires, et qu’il notât dans sa *Rhétorique* l’efficacité des plaisanteries qui dépendent du déplacement du sens d’un mot, il avait néanmoins des réserves: il flairait le danger. Il semble que son concept du jeu de mots soit assez timide, ‘car Aristote s’intéresse principalement à l’ambiguïté possible et au manque de clarté qui peuvent naître de l’*homonymia* et de l’*amphibolia*, si l’on utilise ces tours involontairement. Il ne tient pas à en poursuivre les possibilités poétiques.’[36]

Calembour: humour, intuition, sophistique, poésie. Les calembours ne sont pas obligés d’être drôles, et les adjectifs ‘sérieux’ ou ‘non-comiques’ leur ont été souvent accolés par des critiques littéraires qui étudient les instances spécifiques de leur utilisation. Saint Bernard ne cherchait sans doute pas à faire rire quand il dit: ‘Non doctores, sed seductores, non pastores sed impostores’ (ceux-ci, soit dit en passant, sont des à-peu-près, et fournissent donc une raison de plus pour ne pas s’attendre à la précision). Mes interprétations seront en effet peu exactes, à vrai dire gélastiques. (On pourrait dire d'une banale routine de music-hall: ‘Sa culotte lui est descendue sur les chevilles: exemple de gélastique fatigué’).

Meredith semble ne pas aimer les trois catégories qu’il détaille dans son étude du comique. Il fait le calembourru:

> Il y a des hommes que Rabelais qualifierait d’agélastes, c’est-à-dire, qui ne rient point, – des hommes qui à cet égard sont comme des cadavres; si on les pique, ils ne saignent pas [...] Il n’y a qu’un pas de l’agélaste au misogélaste; et le *misogelos*, qui déteste le rire, apprend vite à revêtir son aversion d’un air de majesté moralisante. Il y a une autre catégorie d’hommes qui prennent plaisir à se considérer comme les antagonistes de ceux-là, et qu’on pourrait traiter

35 Aristote, *De Sophisticis Elenchis*, 1, 615a, 11.

36 Voir Barnet, ‘Coleridge on Puns’, p. 602; et J. Snyder, *Puns and Poetry in Lucretius’ ‘De Rerum Natura’.* Amsterdam, Grüner, 1980, pp. 62–3.

> d'*hypergélastes*; ces rieurs immodérés [...] rire de tout c'est ne pas apprécier le comique.[37]

Meredith prêche la modération, que contournent les calembours. Mais ceux-ci sont des modérateurs dans un sens plus profond. Henry Erskine, réagissant à l'idée reçue selon laquelle le calembour serait la forme la plus basse de l'esprit, déclare: 'Il l'est en vérité, et c'est pourquoi il est le fondement de tout esprit.' A ses meilleurs moments, le calembour nous rappelle des vérités inéluctables que nous cherchons autrement à esquiver: 'Au plus eslevé throne du monde si ne sommes assis que sus nostre cul.'[38] 'Trône' est l'un des mots à double sens les plus anciens: le rectum rectifie.

37 G. Meredith, 'An Essay on Comedy', in W. Sypher (éd.), *Comedy*. New York, Doubleday, 1956, p. 4. Homère parle d'*asbestos gelos*, le rire inextinguible.

38 Montaigne, *Essais*, vol. 3, p. 373.